

Le canon retentit sur la montagne; les cloches sonnent à grande volée. La pluie cesse comme par enchantement. Le cor des chasseurs styriens fait entendre les airs chéris du pays. Les vivats partent de tous côtés. Ces détonations, cet airain, ces trompettes, ces acclamations ne forment qu'un son dans les airs, un son d'enthousiasme et d'amour; l'empereur entrainé dans Ischel.

S. M. arrivait au pas à travers une multitude confuse qu'aucune garde n'éloignait. Ni soldats, ni sergens de ville; pas l'ombre d'une baïonnette. L'empereur et l'impératrice saluaient, du geste et de la voix, les populations qui, sans désordre et sans tumulte, accouraient se presser autour d'eux. Chacun eût pu saisir leur main et la porter à ses lèvres, mais il y avait respect dans l'amour et religion dans l'enthousiasme. Ils semblaient escorter l'arche sainte.

Les montagnards avaient leurs vestes de chasseurs, leurs chapeaux verts ornés de plumes, et leurs bâtons ferrés garnis de pampres. Ces bâtons avaient l'air de thyrses. Autour d'eux étaient les mineurs de Bernech, avec leurs toques à branches de chêne et leurs haches parées de fleurs. La musique marchait en tête.

L'air national retentit: *Dieu sauve l'empereur!* Tous les fronts étaient découverts, et l'hymne était chanté par le peuple. Au milieu de ces masses, on voyait se mêler sans distinction de rangs, magistrats, gens de cour, nobles dames. Ce jour-là, les grands étaient peuple; ce jour-là, le peuple était grand.

L'empereur me parut souffrant. On racontait de lui mille traits de bonté. Lors de son couronnement, et à l'époque de la grande amnistie qui honora le commencement de son règne, on mettait sous ses yeux le nom des coupables qui imploraient leur grâce; et chacun d'eux avait son intercesseur au pied du trône. Le fameux *Gonfalonieri* et le célèbre *Silvio Pellico* avaient leur avocat près du prince. Vint le tour du Français *Andryane*, et nulle voix ne s'élevait. "Quoi! sans soutien! dit l'empereur. Personne ne parle pour celui-ci. Eh bien! je plaiderai sa cause."

On n'a pas besoin d'ajouter que ce fut une cause gagnée.

Lors des inondations du Danube, en 1830, Ferdinand Ier s'exposa pour secourir les victimes. A l'époque du choléra, son auguste père, François II, arrivant à *Schaubrunn*, trouva sa demeure entourée de palissades et de parapets. On avait voulu isoler la résidence impériale. "Jetez ces ouvrages à bas! dit l'empereur mécontent; je viens partager les dangers de mon peuple; et tout doit nous être commun. Le fléau est ici pour tous."

Un jour, seul à pied dans la rue, il rencontre un convoi de pauvre. Personne ne suivait le mort. "Le malheureux, dit le monarque! Pas un seul être à ses funérailles! pas un hommage à son cercueil! Eh bien! l'empereur y sera! l'empereur priera sur sa tombe."

Il y fut, et Vienne applaudit.

Encore un trait de François II. Il se rendait à *Lachsenbourg*, fortresse curieuse élevée au milieu d'un lac. Sans suite et sans gardes, il s'amusa à conduire lui-même une barque. Il y en a beaucoup sur ces rives. Un villageois s'approche et l'appelle; il le prend pour un batelier. "Hohé! passez-moi! lui cria-t-il.—Volontiers, répond le monarque."

Le paysan s'assied tranquillement dans la nacelle, et le souverain la dirige. "Combien vous faut-il mai tenant?" dit le rustre arrivé au but, et tirant sa bourse. "Rien, mon ami, répond l'empereur.—Vous ne menez donc point par état?—Si fait. Je mène..... mon royaume."

François II était reconnu. Le villageois, tombant à genoux, remit sa bourse dans sa poche, et le prince y joignit la siénne. Ce ne fut point le passager, ce fut le batelier qui paya.

Et comment le peuple n'aimerait-il point de pareils maîtres! Aussi l'empereur Ferdinand, étant à Ischel, en 1837, et désirant un coin de terrain pour faire une route de promenade auprès du lac *Hullstadi*, fit demander au paysan propriétaire, combien il voulait en avoir. "Un gros œu à l'effigie de S. M., répondit le bon Styrien, pour avoir le portrait de mon roi."

M. le vicomte d'Arincourt, parti d'Ischel, se rendit à Inspruck. Écoutez le décrire ce lieu:

Mais quel est ce tombeau moderne!... Un montagnard tyrolien, armé de sa carabine, y est représenté debout, appuyé contre un roc et déployant une bannière sur laquelle se lisent ces mots: *Dieu! l'empereur! et la patrie!* Son feutre orné de plumes nationales, est sur la pierre auprès de lui. Ce héros; c'est *André Hofer*.

Parcourez les vallées du Tyrol: et, sur toutes les maisons, à côté des images sacrées que verrez-vous? *André Hofer*. Interrogez pâtres et laboureurs: quel nom viendra sans cesse à leurs lèvres? *André Hofer*, toujours *André Hofer!* Il fut jadis le libérateur du pays; il en est aujourd'hui le saint.

André Hofer naquit dans une chétive auberge, à *Saint-Léonard*, où il vivait obscur et inconnu. D'un cœur ferme, d'une stature athlétique et d'une imagination ardente, il sort tout à coup de sa retraite, en 1809, alors que le Tyrol, au pouvoir des Français, était donné par Napoléon, dans le traité de Presbourg, à la maison de Bavière. *Aux armes! s'écrie le héros: "Aux armes! à la liberté!"* Sa voix court de rochers en rochers, sa voix est l'appel de la gloire, et le Tyrol entier se soulève.

Le peuple a deviné le grand homme. Il n'a pas songé qu'*André Hofer*, humble et modeste laboureur, n'était nullement versé dans l'art de la guerre; il s'est dit que, sous l'habit rustique, il y avait là un grand capitaine; l'instinct national l'a nommé, à l'unanimité, *commandant en chef du Tyrol*. Et, seul, seul du fond de ses montagnes, *André Hofer*, dévoué à la maison d'Autriche, repousse l'armée bavaroise. Il n'a ni force, ni trésor: n'importe, il a son bras et son ame. Il saura combattre la France. L'armée franco-bavaroise, sous les ordres du duc de Dantzick, marche contre le montagnard. Elle arrive aux gorges du *Benner*. Écoutez le récit du combat par un officier bavarois:

Nous formions l'avant-garde, au nombre de quatre mille. A peine étions-nous engagés dans un ravin profond dominé par d'immenses rochers, que j'entends ce cri sur nos têtes:

"Hans! l'heure est-elle venue?"

"Oui," répond une voix terrible. Puis ces paroles solennelles: "*Au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit! Soldats du Ciel, lâchez les cordes!*"

Au même instant, cris et détonation. La montagne semble éclater; Des masses de rochers, d'arbres et de terrain s'écrasent. Mille des nôtres sont écrasés et broyés sous les foudres du montagnard *Hofer* se précipite sur nous. La débandade est générale, et le Tyrol a triomphé.

Hofer entra vainqueur dans Inspruck, où l'on battit monnaie en son nom. L'Autriche envoya à son aide, et son triomphe fut complet. *Le Guillaume Tell* monarchique, bien qu'il fût chef suprême d'armée, ne quittait ni le costume ni les habitudes de son village; la seule chose qui le distinguait était la longueur de sa barbe, qui l'avait fait surnommer par ses ennemis: *le Barbu*. Du reste, refusant toute distinction, ne voulant ni argent ni récompense, *André Hofer* était, constamment, le simple paysan tyrolien, sans ostentation et sans vanité. Le soir, en tems de guerre, à la tête de ses soldats, il s'agenouillait au bord des torrens, et, son chapelet à la main, récitait tout haut sa prière. Le ciel semblait alors lui sourire.

Hélas! les triomphes finirent. *Hofer*, après avoir mérité le nom de *libérateur*, y joignit celui de *martyr*. Pris par trahison dans la nuit du 26 au 27 janvier 1810, il fut conduit en Italie et périt, fusillé à Mantoue.

"A genoux!" lui dirent les grenadiers chargés de l'exécution fatale.

"Non," répondit fièrement le montagnard; c'est prosterné, le front sur la poussière, que tout à l'heure, je remettrai mon ame à Dieu; c'est la tête haute et debout que maintenant, je livre mon corps aux hommes."

Et sous le plomb fatal... il tomba.

Lorsque l'empereur actuel fut à Inspruck, sept à huit mille arquebusiers tyroliens vinrent des quatre coins du pays, dans leur costume montagnard, pour lui prêter foi et hommage. Ils lui jouèrent un drame en plein air, dont *Hofer* était le héros: Ferdinand Ier les fit entrer tous dans son palais; et, seul au milieu de ces huit mille hommes armés jusqu'aux dents, il marchait sans garde tranquille.

A deux lieues d'Inspruck est la fameuse *Martins-Wand*: la muraille de *Saint-Martin*. Elle a, dit-on, huit cents pieds de hauteur. Là se passa un fait si extradinaire, qu'on serait tenté de le classer parmi les légendes fabuleuses; et pourtant nul fait n'est plus vrai.

Maximilien Ier chassait au chamois. Il disparaît dans les montagnes: surprise et terreur générales. On le cherche de toutes parts; l'empereur sans doute a péri. Mais quel bruit?... C'est le son du cor. D'où part-il? Du creux d'un rocher d'une hauteur démesurée. La seule accout au pied de ce pic: elle y aperçoit l'empereur. Mais il ne peut sortir de l'excavation, où, précipité par un accident déplorable, il est là, au sommet des airs, sans secours et presque mourant. Mille efforts sont essayés pour parvenir jusqu'à lui: pas un moyen d'aucun côté, ni par le haut, ni par le bas. Trois jours se passent ainsi au milieu de tentatives infructueuses et d'angoisses perpétuelles. Maximilien, exténué de souffrances et de faim, n'avait plus qu'un souffle de vie. L'évêque et le clergé d'Inspruck, sortirent en procession de leur église, se prosternent au pied du roc. Ils portent le viatique au monarque; ils lèvent vers lui l'hostie sainte. Maximilien; à demi relevé, communie de pensée et d'ame;